



TEREZA LOCHMANN

RENCONTRE DU TROISIÈME TYPE

De Prague à Paris, de Manille à Antibes, de la Caroline du Sud à la Seine-Saint-Denis, Tereza Lochmann fait des rencontres et crée des empreintes.

Détournant la pratique de la gravure, elle en fait un medium expérimental et vivant, croisé avec le dessin, la peinture et le collage.

Ses grands bois gravés dépassent leur fonction utilitaire de simples matrices pour devenir « reliefs » et être exposés au public. Les notions de récupération et d'assemblage marquent autant ses procédés que sa démarche. Utilisant des bois au rebut, des cahiers inutilisés ou de vieilles cartes géographiques, elle en révèle le vécu et le combine à ses propres souvenirs. Elle s'inspire aussi de fragments de légendes, de captures d'écran, de bribes d'expériences vues ou vécues, pour construire des formes narratives singulières, en prise avec l'actualité. Sa version de la légende médiévale de Lady Godiva met en scène une quasi femem en lutte contre l'augmentation des impôts.

Les lignes que Tereza Lochmann creuse, transfère ou dessine sont permanentes, indélébiles, et l'artiste s'amuse bien de cette fatalité. Car pendant que le dessin se moque d'elle, elle aussi peut se moquer de son dessin. L'amusement, le désir de ne pas tout contrôler, l'humour gai et triste à la fois ne cessent d'affleurer dans ses œuvres. Ils se manifestent notamment dans les titres que l'artiste choisit pour leur pouvoir d'évocation.

S'OUVRIRE À L'INCONNU

Rencontre du troisième type est à la fois le titre de l'œuvre reproduite en dernière page et celui de la première exposition personnelle de l'artiste à la galerie Kaléidoscope. De même que le film populaire de Steven Spielberg, les œuvres de Tereza Lochmann invitent le spectateur à s'ouvrir à l'inconnu, à l'hybridation, aux chemins de traverses, à la marginalité, que métaphorise dans son travail la figure récurrente du chien errant. Issu du grec tupos « empreinte », le terme.../...



« J'apprécie l'aspect sensoriel du bois, comme l'idée de faire revivre sous une forme neuve ce matériau issu de la récupération, déjà abîmé, cicatrisé. Le processus de gravure exige du temps et un investissement physique. J'utilise mon corps comme un médium, au même titre que le pigment, pour aller contre la matière. Et c'est cette dimension humaine qui donne sa force plastique au travail. »*

« type » fait écho aux effets de report et de miroir propres à la technique de la gravure, et capables de rendre visible les images latentes, les secrets nichés dans les interstices.

UN CHEMINENT RICHE EN DIALOGUES

L'imaginaire de Tereza Lochmann puise à des sources littéraires, picturales, cinématographiques, aussi nombreuses que diversifiées, de Witold Gombrowicz à Tom Waits, de Luchino Visconti à Stanley Kubrick, de William Bouguereau à Adel Abdessemed. Elle s'inspire aussi de l'art des enfants et de l'art brut, admirant chez ces créateurs leur potentiel à se libérer des conventions et de tout académisme.



Policeman, 2018, gravure et acrylique sur Manila paper, 122 x 90 cm.

Son approche, nourrie de psychanalyse, donne lieu à l'apparition d'images et de situations archétypales, simples et universelles : marques de pieds nus dans le sol ; lumière du soleil sur un corps ; combat entre deux chiens ; va-et-vient d'une balançoire ; première rencontre d'un enfant avec la mort, sous la forme d'un cadavre d'oiseau. Tout en ayant l'impression « d'utiliser son côté masculin »* pour travailler, l'artiste met souvent en scène des personnages et des ressentis féminins. Tandis que sous son stylo bille Cupidon devient Cupidone ; dans ses gravures les montagnes s'entrouvrent, pour offrir leurs chemins intérieurs ; et les shamans sont de jeunes femmes tristes.

Parfois, les compositions sont volontairement embrouillées. L'artiste aime à provoquer ce qu'elle nomme « paréidolies »*, ces illusions visuelles qui sollicitent l'imagination du spectateur, amené à associer une forme floue, indéfinie, à quelque chose de familier, à des visages humains, à des corps d'animaux.

En activant et en combinant tous ces ingrédients Tereza Lochmann capte l'atmosphère d'une époque et l'état d'esprit d'une génération. Une jeune génération inquiète, ébranlée par la fin des certitudes et les doutes, mais qui va chercher une belle énergie dans la mobilité. Mobilité physique à travers l'Europe et le monde. Mobilité de l'esprit à travers les cultures.

Entre le savant et le populaire, entre les allusions romantiques et un certain héritage punk, entre l'humour et la gravité, entre une technique très maîtrisée et le jeu des imperfections assumées, l'œuvre de Tereza Lochmann est haute en contrastes, d'où sa force.

Marie Deniau



A droite : La Montagne sacrée I, 2020, gravure sur bois et monotype sur papier japon Kozo, deux panneaux de 100 x 200 cm. Détail.

REPERES BIOGRAPHIQUES

Née en 1990 à Prague, Tereza Lochmann se forme dès l'âge de quinze ans de façon intensive à toutes les techniques artistiques au Lycée des Arts Plastiques Vaclav Hollar (célèbre graveur du XVII^e siècle européen). Elle y développe tout particulièrement son goût pour la gravure

Elle entre ensuite à l'École Supérieure des Arts Appliqués de Prague (UMPRUM), mais l'enseignement académique qui est y dispensé la rebute. Elle décide de venir à Paris et obtient en 2017 le diplôme de l'École des Beaux-Arts de Paris, en présentant le cycle *Don't grow up* qui interroge les rapports entre enfance et innocence.

En 2018, elle part plusieurs mois en résidence aux Philippines durant laquelle elle prépare la série *Rain dogs* (voir *Policeman* plus haut). La même année, son travail est repéré par le jury de la Bourse Révélation Emerige et est exposé dans la Villa éponyme.

Elle bénéficie en 2019 et 2020 de bourses de co-création avec les publics : AIMS - Artiste Intervenant en Milieu Scolaire (ENSBA/Fondation Edmond de Rothschild) ; puis Ateliers Médicis ; puis Centre d'art contemporain Les Tanneries.

Durant l'été 2020, le Musée Picasso d'Antibes lui organise une exposition personnelle, *Voir la Mer*, fruit de quatre mois de résidence.

Identifiée pour ses liens avec l'art brut, Tereza Lochmann a été invitée à présenter plusieurs de ses œuvres à la Halle Saint Pierre (Paris) dans le cadre d'une exposition collective (premier semestre 2021).

Les combattants, 2020,
relief et encre lithographiques sur bois, 165 x 61 cm et 126 x 151 cm.



Lapine, 2017,
relief et acrylique et encres lithographiques sur bois, 142 x 119 cm
Collection privée.

Ci-contre : Babaylan II, 2019,
gravure sur bois sur papier japonais 60g, 188 x 97 cm.

« J'ai réalisé en 2017 ce portrait d'une jeune fille portant un masque de lapine.

Deux ans plus tard, dans le cadre d'un projet de gravure sur un grand plateau de table en bois, j'ai voulu poursuivre l'histoire de cet être hybride.

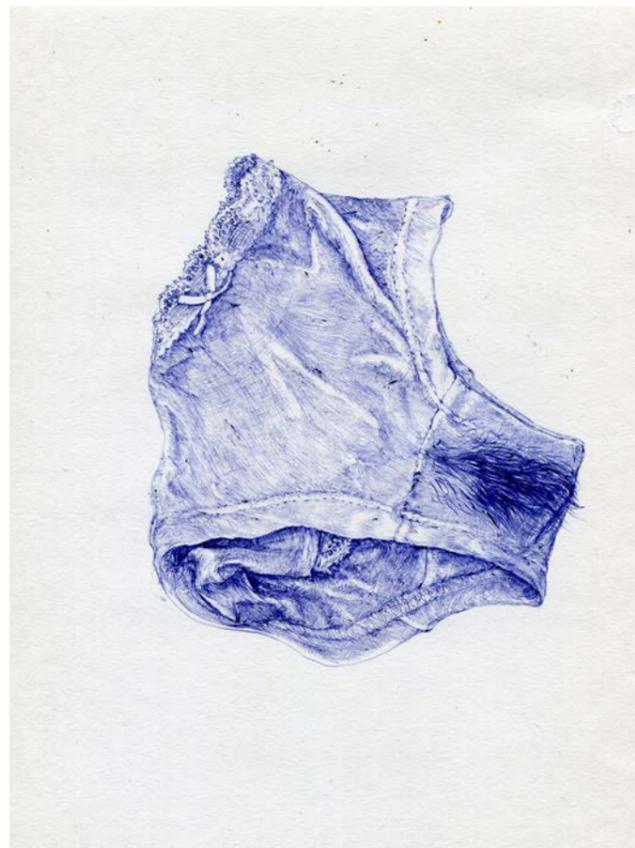
J'ai imaginé une suite dans laquelle la jeune fille se défait de sa part animale. Elle se rase les poils et ôte sa cagoule velue. La scène se déroule dans une ambiance aquatique. L'eau est souvent perçue, dans diverses cultures, comme le lieu et même le symbole de la métamorphose. Elle constitue un environnement propice aux transformations. Cette œuvre est intitulée Babaylan du nom des femmes shamans présentes dans les sociétés anciennes des Philippines. J'ai découvert leur existence au cours d'une résidence sur place. »*

*Les citations sont extraites d'entretiens avec : Paloma Blanchet-Hidalgo, catalogue *Révélation Emerige - 5 ans*, Paris 2019 ; Marie Deniau, au cours de l'exposition *Voir la Mer*/Musée Picasso d'Antibes, 2020 ; Maya Derrien, conservatrice au Musée de Picardie dans l'atelier de l'artiste, 2020 ; et Christopher King pour la vidéo *Giving Up Control*, enregistrée en mars 2020 et à voir sur : <https://vimeo.com/397481857>





Cupidone, 2019,
stylo bille sur papier, 28,4 x 20,1 cm.



Perdue, 2019,
stylo bille sur papier, 30 x 20 cm.



Roses, 2020,
acrylique sur papier, 28,4 x 20,9 cm.



Le voisin, 2020,
acrylique sur papier, 28,4 x 20,9 cm.

« Je pense que si je me concentrais sur une seule pratique, ou technique, je me bloquerais, je construirais un château autour de ma tête, ...

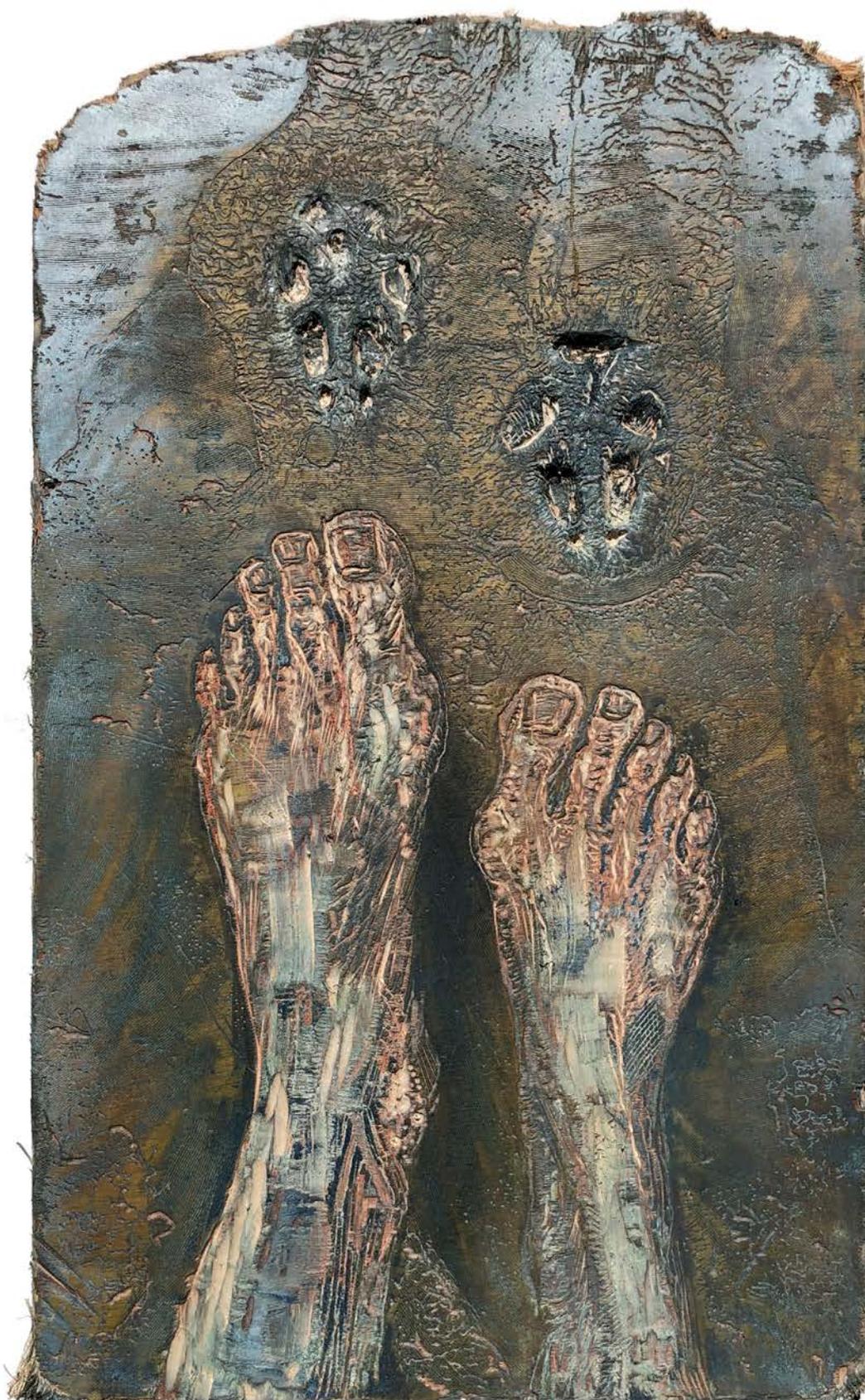
... et je resterais dedans comme dans un moule, une forme toujours pareille. Il faut se laisser la liberté de se surprendre à chaque fois, à chaque nouveau projet. »*



Mutualité II, 2017,
gravure sur bois et acrylique sur toile cirée, 197 x 252 cm.



Lady Godiva on her poney I, 2019,
technique mixte sur toile cirée, 151 x 255 cm. Détail.
Arrière plan peint par les élèves de l'école Anatole France à Saint-Denis dans le cadre de la résidence AIMS (ENSBA de Paris/FondationE.de Rothschild).



Rencontre du troisième type, 2020,
relief et encres lithographiques sur bois, 50,3 x 29,5 cm.

